

Ses pensées se portent toujours en avant ou en arrière : je n'ai pas encore été là-bas et déjà je suis de retour auprès de vous. Ne m'imputez pas le désordre de cette lettre : je suis interrompu à tout moment, et je voudrais pourtant remplir cette feuille jusqu'au bout. Je viens d'avoir la visite du marquis Berio, jeune homme qui paraît fort instruit. Il voulait connaître l'auteur de *Werther*. En général on montre ici beaucoup d'empressement et de goût pour l'étude et le savoir. Mais ils sont trop heureux pour suivre le bon chemin. Si j'avais plus de temps, je leur en donnerais volontiers davantage. Ces quatre semaines... que sont-elles en présence de cet immense tourbillon ! Et maintenant adieu ! Dans ce voyage, j'apprends à voyager. Est-ce que j'apprends à vivre ? Je l'ignore. Les hommes qui paraissent le savoir sont trop différents de moi dans leur conduite pour que je puisse prétendre à ce talent. Adieu ! aimez-moi, comme je pense à vous de cœur.

Naples, 28 mars 1787.

Je passe tous ces jours à faire mes paquets et mes adieux, à m'arranger, à compter, à compléter, à préparer. Ce sont des jours absolument perdus. Le prince de Waldeck, quand j'ai pris congé de lui, m'a donné un nouveau sujet d'inquiétude. Il ne parlait de rien moins que de m'arranger à mon retour pour l'accompagner en Grèce et en Dalmatie. Lorsqu'une fois on se lance dans le monde et qu'on s'y engage, on doit prendre garde de se laisser entraîner ou même égarer. Je suis incapable d'ajouter un mot.

Naples, 29 mars.

Depuis quelques jours le temps était devenu incertain. Nous voilà au jour fixé pour notre départ, et le temps est aussi beau que possible. La plus belle tramontane, un ciel pur et brillant, sous lequel on est impatient de courir le monde. J'adresse encore un fidèle adieu à tous les amis de Weimar et de Gotha ! Que votre amour m'accompagne ! J'en aurai toujours besoin. Cette nuit, je me revoyais en songe au milieu de mes occupations habituelles. Il paraît que ma barque de faisans ne pourra aborder que chez vous. Puisse-t-elle revenir avec une riche cargaison !

SICILE.

En mer, jeudi 29 mars 1787.

Nous n'avons pas eu, comme au dernier départ du paquebot, un bon vent frais du nord-est, mais au contraire un vent tiède de sud-est le plus défavorable qu'il soit possible d'avoir, et nous avons appris comme le navigateur dépend des caprices du temps et du vent. Nous avons passé avec impatience toute la matinée soit sur le rivage soit au café ; enfin nous nous sommes embarqués à midi, et le beau temps nous a permis de jouir du plus admirable coup d'œil. La corvette était à l'ancre non loin du Môle, avec un soleil clair, une atmosphère vaporeuse. Les rochers ombrés de Sorrente, du plus beau bleu, Naples vivant et resplendissant, brillant de toutes les couleurs. C'est seulement au coucher du soleil que le bâtiment s'est mis en marche, et il n'avancait que lentement. Le vent contraire nous a poussés vers le Pausilippe et au delà du cap. Le vaisseau a cheminé doucement toute la nuit. Il est pourvu de jolies chambrettes et de lits séparés. La société est décente et gaie. Ce sont des chanteurs et des danseurs engagés pour Palerme.

En mer, vendredi 30 mars.

Au point du jour, nous nous sommes trouvés entre Ischia et Capri, à un mille environ de celle-ci. Le soleil se levait avec magnificence derrière les montagnes de Capri et le cap Minerve. Kniep a dessiné diligemment les contours des côtes et des îles, et leurs différents aspects. La lenteur de notre marche favorisait son travail. Nous avons continué notre route par un vent faible. Nous avons perdu de vue le Vésuve vers quatre heures ; on voyait encore Ischia et le cap Minerve. A leur tour, ils ont disparu vers le soir. Le soleil s'est couché dans la mer, enveloppé de nuages et d'une longue couche vaporeuse, qui avait plusieurs milles d'étendue. On ne voyait que lumières pourpres. Kniep a aussi esquissé ce phénomène. Toute terre avait disparu ; l'horizon était un cercle d'eau ; une nuit brillante, un clair de lune admirable.

Mais je n'ai pu jouir de ces magnificences que quelques instants : le mal de mer m'a bientôt pris. Je me suis retiré dans ma chambre; j'ai pris la position horizontale; je me suis réduit, pour toute nourriture, au pain blanc et au vin rouge, et je me suis trouvé tout à fait à mon aise. Séparé du monde extérieur, j'ai laissé agir l'intérieur, et, comme je devais m'attendre à une lente traversée, je me suis donné un fort pensum pour me distraire. Je n'avais emporté sur mer, de tous mes papiers, que les deux premiers actes du *Tasse* écrits en prose poétique, Ces deux actes, à peu près semblables pour le plan et la marche à la forme actuelle, mais écrits il y a dix ans, avaient quelque chose de mou et de nébuleux, qui a bientôt disparu, lorsque, suivant des idées nouvelles, j'ai introduit le rythme et donné à la forme la prééminence.

En mer, dimanche 31 mars 1787.

Le soleil est sorti brillant de la mer. A sept heures nous avons atteint un vaisseau français qui était parti deux jours avant nous. Le nôtre était donc bien meilleur voilier, et pourtant nous n'apercevions pas encore le terme de notre course. Nous avons été un peu réjouis de voir l'île d'Ustique, mais à gauche malheureusement, tandis que nous aurions dû la laisser à droite comme Capri. Vers midi le vent nous est devenu tout à fait contraire, et nous ne bougions pas de la place. La mer commençait à devenir plus grosse, et, sur le vaisseau, presque tout le monde était malade. J'ai gardé ma position accoutumée. J'ai remanié ma pièce tout entière. Les heures se seraient écoulées sans me faire observer leur passage, si mon fripon de Kniep, sur l'appétit duquel les flots n'avaient aucune influence, et qui m'apportait de temps en temps du pain et du vin, ne m'avait vanté avec une maligne joie l'excellent dîner, la gaieté et la grâce du jeune et habile capitaine, et son regret que je ne fusse pas en état de prendre ma part du dîner. Le passage de la gaieté et du badinage au malaise et au mal de mer, et la manière dont la transition s'opérait chez les divers membres de la société, lui fournissaient une riche matière à de malicieuses peintures.

A quatre heures après midi, le capitaine a donné au navire une autre direction. On a déployé les grandes voiles et nous avons mis le cap sur l'île d'Ustique, derrière laquelle, à notre

grande joie, nous apercevions les montagnes de Sicile. Le vent est devenu plus favorable; nous avons vogué plus vite vers notre but. Nous avons aperçu encore quelques îles. Le coucher du soleil a été nébuleux, et la lumière du ciel enveloppée de brouillards. Pendant toute la soirée, un vent assez favorable. Vers minuit la mer était très-agitée.

En mer, dimanche 1 avril 1787.

Vers trois heures du matin, violente tempête. J'ai poursuivi dans le sommeil et la rêverie mes plans dramatiques, tandis qu'il se faisait un grand mouvement sur le pont. Il a fallu serrer les voiles; le roulis était très-fort. Au point du jour, la tempête s'est calmée et l'atmosphère s'est éclaircie. Nous avons alors Ustique tout à fait à notre gauche. On nous a montré une grande tortue qui nageait dans l'éloignement, et qu'à l'aide de nos lunettes d'approche nous avons bien distinguée comme un point vivant. Vers midi nous avons pu reconnaître distinctement les côtes de Sicile avec leurs promontoires; mais nous étions jetés fort au-dessous du vent; nous avons couru des bordées; vers midi nous étions plus près du rivage. La côte occidentale, depuis le cap Lilibée jusqu'au cap Gallo, était parfaitement en vue par un temps serein et un soleil éclatant. Une troupe de dauphins escortait le vaisseau des deux côtés de la proue et s'élançait toujours en avant. C'était amusant de les voir tantôt nager, couverts par les flots lumineux et transparents, tantôt bondir au-dessus de l'eau avec leurs piquants, leurs nageoires et leurs flancs qui jouaient le vert et l'or.

Comme nous étions de beaucoup au-dessous du vent, le capitaine a mis le cap sur une anse, derrière le promontoire Gallo. Kniep n'a pas négligé cette belle occasion de dessiner avec assez de détail les aspects les plus divers. Au coucher du soleil, le capitaine a gouverné de nouveau vers la haute mer, dans la direction du nord-est, pour atteindre la hauteur de Palerme. Je me suis hasardé quelquefois sur le pont, mais toujours occupé de mon travail poétique, et je me suis rendu assez bien maître de toute la pièce. Brillant clair de lune avec un ciel nébuleux, reflet sur la mer d'une extrême beauté.

Les peintres, pour produire de l'effet, nous font souvent croire

que le reflet des flambeaux célestes dans l'eau a sa largeur la plus grande près du spectateur, où il a sa plus grande énergie. Mais ici on le voyait plus large à l'horizon, et il se terminait vers le vaisseau dans les vagues étincelantes comme une pyramide effilée. Le capitaine a changé quelquefois encore la manœuvre pendant la nuit.

En mer, lundi 2 avril.

Ce matin à huit heures nous étions vis-à-vis de Palerme. Voici pour moi un heureux jour. Le plan de mon drame a fait assez de progrès ces derniers jours dans le ventre de la baleine. Je me trouvais bien, et j'ai pu observer attentivement de dessus le pont les côtes de la Sicile. Kniep dessinait assidûment, et, grâce à son habile exactitude, quelques bandes de papier sont devenues un précieux souvenir de ce tardif abord.

Palerme.

Enfin, avec peine et travail, nous sommes entrés à trois heures après midi dans le port, où un admirable spectacle s'est offert à nos yeux. Complètement rétabli comme je l'étais, j'ai goûté le plus grand plaisir. La ville, tournée au nord, est située au pied de hautes montagnes. Par-dessus la ville, à l'heure où nous étions, le soleil dardait ses rayons de notre côté, et nous avions devant nous les faces des maisons dans une ombre légère, éclairées par le reflet. Le mont Pellegrino à droite, ses formes élégantes en pleine lumière, à gauche une longue étendue de côtes avec des anses, des langues de terre et des promontoires. Ce qui produisait de loin le plus charmant effet, c'était la jeune verdure d'arbres élégants, dont les sommets, éclairés par derrière, se balançaient devant les édifices sombres, comme de grandes masses de vers luisants du règne végétal. Une vapeur claire azurait toutes les ombres.

Au lieu de courir impatiemment au rivage, nous sommes restés sur le pont jusqu'à ce qu'on nous ait chassés. Où pouvions-nous retrouver un pareil point de vue, un aussi heureux moment? On nous a conduits dans la ville par une porte admirable, composée de deux énormes piliers, et qui ne doit pas être fermée par-dessus, afin que, dans la célèbre fête de Sainte-Rosalie, son char, haut comme une tour, puisse la franchir; et

d'abord, prenant à gauche, on nous a menés dans une grande auberge. L'hôte, joyeux vieillard, dès longtemps accoutumé à voir des étrangers de toutes les nations, nous a fait entrer dans une grande chambre munie d'un balcon, d'où nous voyions la mer et la rade, la montagne de Sainte-Rosalie et le rivage; nous avons aussi aperçu notre vaisseau et pu juger notre premier point de vue. Très-satisfaits de la position de notre chambre, nous avons à peine remarqué que, dans le fond, était cachée par des rideaux une alcôve exhauscée, où se déployait un lit d'une largeur imposante, surmonté d'un baldaquin de soie magnifique, et parfaitement assorti avec le reste du vieux et imposant mobilier. Un appartement si somptueux nous mit un peu dans l'embarras: selon notre habitude, nous demandâmes de régler les conditions. Le vieillard nous répondit que cela n'était point nécessaire; il souhaitait que nous fussions bien chez lui. Nous dûmes nous servir aussi du vestibule, qui, frais et aéré, égayé par plusieurs balcons, était contigu à notre chambre. Nous avons admiré la vue, d'une variété infinie, et nous avons cherché à la reproduire en détail avec le crayon et le pinceau, car il se présentait ici aux regards de l'artiste une immense moisson. Le soir, le clair de lune nous a de nouveau attirés sur la rade et, après que nous fûmes rentrés, il nous a retenus longtemps encore sur le balcon. L'illumination était merveilleuse; le repos et le charme étaient grands.

Palerme, mardi 3 avril.

Nous avons commencé par observer avec soin la ville, qu'il est facile de voir en gros et difficile de connaître: facile, parce qu'une rue immense la coupe depuis la porte d'en bas jusqu'à celle d'en haut, depuis la mer jusqu'à la montagne, et que cette rue est coupée à son tour par une autre, à peu près vers son milieu. Ce qui est sur ces lignes est facile à trouver; l'intérieur de la ville, au contraire, égare l'étranger, et il ne peut, sans guide, sortir de ce labyrinthe. Vers le soir, notre attention s'est portée sur la file des voitures de la noblesse, qui allait faire, suivant l'usage, sa promenade hors de la ville, au bord de la rade, pour respirer la fraîcheur, se livrer à la conversation et courtoiser les dames.

La lune s'était levée deux heures avant la nuit, et donnait à la soirée une splendeur inexprimable. La situation de Palerme, qui est tournée au nord, fait que la ville et la côte se trouvent dans une relation singulière avec les grands flambeaux célestes, dont le reflet ne se voit jamais dans les flots. Aussi avons-nous trouvé aujourd'hui, par le temps le plus serein, la mer d'un sombre azur, sévère et envahissante, tandis qu'à Naples, depuis midi, elle brille toujours plus gaie, plus vaporeuse et plus lointaine. Kniep m'a laissé faire dès aujourd'hui maintes promenades et maintes observations solitaires, pour prendre une esquisse exacte du mont Pellegrino, le plus beau promontoire du monde.

Je vais ajouter ici quelques réflexions supplémentaires et familières. Nous partîmes de Naples le jeudi 29 mars au coucher du soleil, et nous n'avons abordé dans le port de Palerme qu'au bout de quatre jours, à trois heures. Un petit journal, qui accompagne cette lettre, retrace en gros nos aventures. Je n'ai jamais fait de voyage aussi tranquille, jamais goûté plus de loisir, que dans cette traversée très-prolongée par la continuité du vent contraire, même sur mon lit, dans mon étroite chambre, où j'ai dû me tenir les premiers jours, parce que j'ai été pris violemment du mal de mer. Maintenant ma pensée traverse les flots pour aller à vous paisiblement, et je suis tranquille, car, s'il y avait pour moi quelque chose de décisif, c'était ce voyage.

Qui ne s'est pas vu environné de la mer n'a pas l'idée du monde et de ses rapports avec le monde : cette grande et simple ligne m'a donné, comme dessinateur de paysages, des idées toutes nouvelles.

Comme on le voit par le journal, nous avons éprouvé dans cette traversée bien des vicissitudes, et, en petit, on pourrait dire, les aventures des marins. Au reste, on ne peut donner assez d'éloges à la sûreté et au confort du paquebot. Le capitaine est un admirable et galant homme. La société, qui formait toute une troupe dramatique, était de bonnes mœurs, acceptable et agréable. Mon artiste est gai, fidèle et bon ; il dessine avec le plus grand soin ; il a esquissé toutes les îles et les côtes, comme elles se présentaient. Si j'emporte tout cela, vous y

trouverez un grand plaisir. Au reste, pour abréger les longues heures de la traversée, il m'a mis par écrit la pratique de l'aquarelle, qu'on a portée très-loin en Italie : je veux parler de l'emploi de certaines couleurs pour produire certains tons, qu'on ne parviendrait jamais à produire, si l'on ne savait pas le secret. J'en avais appris quelque chose à Rome, mais sans aucun enchaînement. Dans un pays tel que l'Italie, les artistes ont étudié à fond la chose comme elle est. Il n'y a point de termes pour exprimer la lumière vaporeuse qui flottait autour des côtes, lorsque, par une après-midi magnifique, nous sommes arrivés devant Palerme. La pureté des contours, la douceur de l'ensemble, la dégradation des tons, l'harmonie du ciel, de la mer et de la terre.... Qui a vu ces choses les a toute sa vie devant les yeux. Cette fois, je comprends Claude Lorrain, et quelque jour, dans le Nord, j'espère trouver aussi au fond de mon âme et produire des images de cet heureux séjour. Que ne puis-je seulement me délivrer de toutes les petites aussi complètement que la petitesse des toits de chaume est bannie de mes idées sur le dessin ! Nous verrons ce que cette reine des îles pourra faire.

La réception qu'elle nous a faite ne saurait se décrire ; c'étaient les mûriers à la fraîche verdure, les lauriers-roses au feuillage toujours vert, les haies de citronniers.... Dans un jardin public, on voit de larges planches de renoncules et d'anémones. L'air est doux, chaud et parfumé ; le vent est tiède. La lune se levait derrière un promontoire et se reflétait dans la mer. Et cette jouissance, après avoir été quatre jours et quatre nuits ballotté par les flots ! Excusez-moi de vous griffonner ces lignes avec une plume émoussée, trempée dans de l'encre de Chine, dont mon compagnon se sert pour ses esquisses. C'est du moins comme un chuchotement qui va jusqu'à vous, tandis que je prépare à tous ceux qui m'aiment un autre monument de mes heures fortunées. Que sera-ce ? Je ne le dis pas : je ne puis dire non plus quand vous le recevrez.

Cette feuille, mes bien-aimés, devait vous associer, autant que possible, à la plus belle jouissance ; elle devait vous offrir la description de ce vaste et incomparable golfe : de l'est, où un promontoire plus bas s'avance bien loin dans la mer, jusqu'aux

rochers nombreux, abrupts, bien dessinés, boisés, aux demeures de pêcheurs des faubourgs, puis à la ville même, dont les maisons extérieures, comme la nôtre, regardent toutes sur le port; jusqu'à la porte enfin par où nous sommes entrés. De là on avance vers l'ouest, au mouillage ordinaire des petits bâtiments, jusqu'au port proprement dit, près du Môle, station des grands vaisseaux. Là s'élève, à l'ouest, pour protéger tous les navires, le mont Pellegrino, avec ses belles formes, après qu'il a laissé entre lui et la véritable terre ferme une gracieuse et fertile vallée, qui s'étend jusqu'à la mer de l'autre côté. Kniep dessinait, j'esquissais, nous travaillions tous deux avec une grande jouissance, et, quand nous rentrons joyeux à la maison, nous n'avons plus ni la force ni le courage de recopier et d'exécuter. Ainsi donc nos croquis resteront en réserve pour les temps futurs, et cette feuille ne pourra vous offrir que le témoignage de notre impuissance à bien saisir ces objets, ou plutôt de notre prétention à vouloir nous en rendre maîtres en si peu de temps.

Palerme, mercredi 4 avril 1787.

Nous avons visité cette après-midi l'agréable et fertile vallée qui, des montagnes du Sud, s'abaisse auprès de Palerme, et dans laquelle serpente la rivière d'Oreto. Ici encore il faut l'œil d'un peintre et une main exercée pour trouver un tableau, et pourtant Kniep a saisi un point de vue; l'eau, arrêtée, tombe d'une digue à demi ruinée, ombragée par un joli groupe d'arbres; derrière, en remontant la vallée, une libre perspective et quelques maisons champêtres.

Une magnifique journée de printemps et une exubérante fertilité répandaient sur toute la vallée le sentiment d'une paix vivifiante, que mon guide maladroit me troubla par sa science, en me racontant avec détail comme quoi Annibal avait livré jadis en ce lieu une bataille, et quels prodigieux exploits s'y étaient accomplis. Je lui reprochai durement cette fatale évocation de fantômes trépassés. « Il est assez triste, lui dis-je, que les moissons soient de temps en temps écrasées, si ce n'est toujours par les éléphants, du moins par les chevaux et les hommes, et l'on ne devrait pas troubler l'imagination et l'arracher à ses rêves paisibles en rappelant de pareilles horreurs. »

Il s'étonna beaucoup que je dédaignasse ce souvenir classique, et je ne pus sans doute lui faire comprendre l'effet que produisait sur moi un pareil mélange du présent et du passé.

Je lui parus plus bizarre encore quand il me vit chercher de petits cailloux dans tous les bas-fonds que la rivière laissait à sec en grand nombre, et en recueillir les différentes espèces; et je ne réussis pas non plus à lui faire comprendre qu'on ne peut se faire plus promptement l'idée d'une contrée montagneuse qu'en recueillant les pierres roulées dans les ruisseaux, et qu'il s'agissait là encore de se faire par des ruines une idée de ces hauteurs éternellement classiques de l'antiquité terrestre.

Le butin que j'emportai de la rivière était assez riche; j'avais recueilli une quarantaine d'échantillons, mais qui se réduisaient à un petit nombre d'espèces. La plupart pouvaient se rapporter au jaspe, à l'agate et au schiste argileux.

On nourrit les chevaux avec de l'orge, de la paille hachée et du son. Au printemps, on leur donne de l'orge en vert, pour les rafraîchir, *per rinfrescar*, comme ils disent. N'ayant point de prairies, ils n'ont pas de foin. Il y a quelques pâturages sur les montagnes et dans les champs, dont on laisse un tiers en jachère. Les moutons sont en petit nombre. C'est une race venue de Barbarie. On se sert de mulets plus que de chevaux, parce que les mulets s'accoutument mieux de la nourriture sèche.

La plaine sur laquelle Palerme s'élève, et, hors de la ville, l'espace nommé *ai Colli*, ainsi qu'une partie de la Baggaria, a pour base le calcaire coquillier, dont la ville est bâtie, et l'on en voit de grandes carrières ouvertes dans ces endroits. Dans le voisinage du mont Pellegrino, elles ont jusqu'à cinquante pieds de profondeur. Les couches inférieures sont plus blanches. On y trouve pétrifiés des coraux, des crustacés et surtout des pétoncles. La couche supérieure est mêlée d'argile rouge et renferme peu ou point de coquillages. A la surface est l'argile rouge, mais la couche en est peu épaisse.

Palerme, jeudi 5 avril 1787.

Nous avons parcouru la ville en détail. L'architecture ressemble en général à celle de Naples; mais les monuments publics, par exemple les fontaines, sont encore plus éloignés

du bon goût. A Rome, c'est le génie de l'art qui préside au travail ; ici, l'existence et la forme de la construction dépendent de circonstances accidentelles. Il est probable qu'une fontaine, admirée de l'île entière, n'existerait pas, s'il n'y avait pas en Sicile de beau marbre bigarré, et si un artiste habile à sculpter les animaux n'avait pas été alors en faveur. Il est difficile de décrire cette fontaine. Dans une place de moyenne étendue se voit un monument de forme ronde, qui n'a pas la hauteur d'un étage ; le socle, le mur et la corniche sont en marbre de couleur ; dans le mur sont ouvertes à la file de nombreuses niches, d'où s'avancent, le cou tendu, des têtes d'animaux de toute sorte en marbre blanc : chevaux, lions, chameaux, éléphants, et l'on attendrait à peine derrière cette ménagerie circulaire une fontaine, où l'on monte de quatre côtés, dans les intervalles vides, par des degrés de marbre, pour puiser une eau largement répandue.

Il en est à peu près de même des églises, où l'on voit encore dépassé le luxe des jésuites, mais ce n'est pas avec dessein et par principe, c'est accidentellement, et selon que l'ouvrier, sculpteur, ciseleur, doreur, vernisseur et marbrier, a voulu mettre en œuvre, sans goût et sans direction, dans certaines parties, ce qu'il savait faire. Au reste on observe chez eux un certain talent pour imiter la nature, comme, par exemple, dans les têtes d'animaux, qui sont assez bien exécutées. Cela excite l'admiration de la foule, dont toute la jouissance dans les arts consiste à trouver l'imitation comparable au modèle.

Vers le soir, j'ai fait une joyeuse connaissance. J'étais entré chez un petit marchand de la Grande-Rue pour acheter différentes bagatelles. Comme j'étais devant la boutique, pour examiner les marchandises, il se leva un léger coup de vent, qui, tourbillonnant le long de la rue, distribua soudain dans toutes les boutiques et les fenêtres une poussière infinie. « Par tous les saints, m'écriai-je, dites-moi d'où vient la malpropreté de votre ville ? N'y a-t-il donc pas de remède ? Cette rue le dispute en longueur et en beauté au Corso de Rome. De part et d'autre des trottoirs dallés, que chaque marchand, chaque artisan, tiennent propres en les balayant sans cesse et poussant tout à bas dans le milieu, qui en devient toujours plus sale, et vous renvoie, à

chaque bouffée de vent, les immondices que vous avez jetées dans la rue principale. A Naples, des ânes sont occupés chaque jour à porter les balayures dans les jardins et les champs. Ne pourrait-on faire chez vous quelque chose de pareil ? — Les choses sont chez nous comme elles sont, répliqua l'homme. Ce que nous jetons hors de la maison pourrit l'un sur l'autre devant la porte. Vous voyez là des lits de paille et de roseaux, d'épluchures et de toutes sortes d'immondices : cela sèche tout ensemble et nous revient en poussière, contre laquelle nous nous défendons tout le jour. Mais, voyez, nos jolis balais, propres, agiles, finissent par s'user et ne font plus qu'augmenter l'ordure devant nos maisons. » Et il me disait vrai en badinant. On a ici de petits balais mignons de palmier nain, dont on ferait, avec peu de changements, des éventails. Ils s'usent aisément et les vieux jonchent la rue par milliers.

A ma question répétée, si l'on ne pourrait prendre aucune mesure, il répondit qu'on disait dans le peuple que ceux qui devraient veiller à la propreté ne pourraient, à cause de leur grande influence, être forcés à faire des deniers publics l'emploi légitime, et qu'il s'y joignait la singulière circonstance qu'on craignait, en enlevant cette couche de fumier, de laisser voir dessous combien le pavé est mauvais, ce qui mettrait au jour la déloyale administration d'une autre caisse. « Mais tout cela, ajouta-t-il avec une expression bouffonne, ne sont que des suppositions malveillantes. » Pour lui, il était de l'avis de ceux qui affirment que la noblesse garde pour ses carrosses cette couche molle, afin de pouvoir faire commodément sa promenade du soir sur un sol élastique. Ce bon homme, une fois en train, tourna en raillerie d'autres abus de la police, et me donna la preuve consolante que l'homme a toujours assez de gaieté pour se divertir des maux inévitables.

Palerme, vendredi 6 avril 1787.

Sainte Rosalie, patronne de Palerme, est généralement connue par la description que Brydone a donnée de sa fête, et mes amis trouveront agréable de lire quelques détails sur le lieu où elle est particulièrement honorée. Le mont Pellegrino, grande masse de rochers, plus large que haute, se trouve à l'extrémité nord-

ouest du golfe de Palerme. Sa belle forme est au-dessus de toute description. On en trouve une image imparfaite dans le *Voyage pittoresque de la Sicile*¹. C'est un calcaire gris de la première époque. Les rochers sont entièrement nus ; ils ne portent aucun arbre, aucun buisson ; les endroits plats sont à peine couverts d'un peu de mousse et de gazon. Au commencement du siècle passé, on découvrit les os de la sainte dans une caverne de cette montagne, et on les apporta à Palerme. Sa présence délivra la ville de la peste, et dès ce moment Rosalie fut la patronne du peuple ; on lui bâtit des chapelles, et on ordonna des fêtes splendides en son honneur. Les dévots montaient avec ardeur en pèlerinage à la montagne, et l'on construisit à grands frais un chemin, qui repose comme un aqueduc sur des arches et des piliers, et s'élève en zigzag entre deux rochers.

Le lieu consacré est mieux assorti avec l'humilité de la sainte qui y chercha un refuge, que les fêtes somptueuses célébrées en l'honneur de son complet renoncement au monde. Et peut-être la chrétienté tout entière, qui, depuis dix-huit siècles, fonde son empire, sa pompe, ses divertissements solennels, sur la misère de ses premiers fondateurs et de ses plus ardents confesseurs, ne saurait-elle montrer aucun lieu saint qui soit décoré et honoré d'une manière plus ingénue et plus touchante. Quand on a gravi la montagne, on trouve un angle de rocher, et l'on se voit en face d'une paroi escarpée, contre laquelle l'église et le couvent sont comme incrustés.

L'extérieur de l'église n'a rien qui invite et qui promette. On ouvre la porte sans s'attendre à rien, et l'on est merveilleusement surpris dès l'entrée. On se trouve dans un vestibule qui s'étend dans le sens de la largeur de l'église, et qui est ouvert du côté de la nef. On y voit les vases ordinaires avec l'eau bénite et quelques confessionnaux. La nef est une cour ouverte, formée à droite par des rochers sauvages, à gauche par une continuation du vestibule. Elle est pavée de dalles un peu inclinées pour faciliter l'écoulement de la pluie. Une petite fontaine coule à peu près au milieu. La grotte elle-même a été transformée en chœur

1. Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile par Richard de Saint-Non. Plusieurs savants l'ont aidé. La description de la Sicile est presque entièrement l'ouvrage de Denon.

sans qu'on ait rien ôté du caractère sauvage de sa forme naturelle. Quelques degrés y conduisent : en face est le grand lutrin avec l'antiphonaire ; des deux côtés, les stalles du chœur. Tout est éclairé par la lumière du jour, qui vient de la cour, c'est-à-dire de la nef. Au milieu du fond, dans l'obscurité de la grotte, s'élève le maître autel. Ainsi que je l'ai dit, on n'a rien changé à la grotte ; mais, comme les rochers laissent toujours suinter l'eau, il était nécessaire de tenir le lieu sec ; on y est parvenu au moyen de rigoles de plomb, qu'on a établies sur les côtés des rochers, et reliées entre elles de diverses manières. Comme elles sont larges par en haut et finissent en pointe, et qu'elles sont enduites d'une couleur verdâtre, il semble que la grotte soit tapissée intérieurement de cactus d'une grande espèce. L'eau est conduite en partie sur les côtés, en partie derrière, dans un réservoir limpide, où puisent les croyants, pour en user contre toute sorte de maux.

Comme j'observais ces choses attentivement, un religieux s'approcha de moi, et me demanda si j'étais peut-être un Génois, et si je voulais faire dire quelques messes. Je lui répondis que j'étais venu à Palerme avec un Génois, qui monterait demain pour la fête ; qu'un de nous devant toujours rester à la maison, j'étais monté aujourd'hui pour satisfaire ma curiosité. Il me dit que je devais en user avec une entière liberté, bien observer tout et faire mes dévotions. Il me signala un autel, qui se trouvait à gauche dans la grotte, comme un sanctuaire tout particulier, et il me quitta.

Je vis, par les ouvertures d'un grand feuillage de laiton travaillé en bosse, des lampes briller sous l'autel ; je m'agenouillai tout près, et je regardai par les ouvertures. Il y avait encore dans l'intérieur un grillage de menu fil de laiton, en sorte qu'on ne pouvait distinguer que comme à travers un crêpe l'objet qui se trouvait derrière. Je vis, à la clarté de quelques lampes tranquilles, une belle femme, couchée comme en extase, les yeux demi-clos, la tête négligemment appuyée sur sa main droite, qui était ornée de nombreux anneaux. Je ne pouvais assez contempler cette figure ; elle me semblait avoir un charme tout particulier. Le vêtement de toile dorée imite fort bien une étoffe richement tissée d'or. La tête et les mains sont de marbre blanc.